

Documentaire | Le monde normal

Psychiatrie: le regard d'Hélène Risser, qui a grandi entre les hôpitaux de Hoerdt et Erstein

La réalisatrice Hélène Risser est la fille d'un couple de psychiatres. Elle a grandi, avec son frère, dans les hôpitaux de Hoerdt (aujourd'hui fermé) puis d'Erstein, où ses parents exerçaient. Retour sur une expérience de vie à travers un documentaire qu'elle a tourné.

Par C.Z. – 13 janvier à 06:00 | mis à jour à 12:27 - Temps de lecture : 3 min



La réalisatrice, enfant, avec sa nounou à Hoerdt. Photo D R

Le documentaire d'Hélène Risser *Le Monde normal* (*) retrace l'évolution de l'hôpital psychiatrique entre les années 1970 et aujourd'hui. La réalisatrice, dont les parents étaient psychiatres, d'abord à l'hôpital de Hoerdt (aujourd'hui fermé) puis à celui d'Erstein, a ainsi vécu et grandi dans l'enceinte de ces établissements de soin avec son frère.

LIRE: [Notre article "A Hoerdt, les murs témoins de souffrances passées" \(17/08/2013\)](#)

« Une enfance normale », souligne celle qui a côtoyé les patients et les patientes, et notamment l'une d'elles qui a été la nourrice des deux enfants, dès leur plus jeune âge, et avec laquelle elle est toujours en contact.

Le film souligne, à travers cette expérience individuelle et familiale, les évolutions de la prise en charge des patients. Le point de départ, souligne-t-elle, est « un ras-le-bol du regard que l'on porte sur la psychiatrie – « oh on les enferme » ; « oh ils sont dehors » – et une volonté d'analyser comment la société réagit face à la maladie mentale ».

« À une époque, explique-t-elle, les patients stabilisés qui étaient sans famille restaient à l'hôpital, y travaillaient parfois. Il y avait une période, retrace la cinéaste, où les patients étaient dans des salles communes, où l'on entendait des cris, où toutes les femmes portaient le même tablier et avaient la même coupe de cheveu ; où des patients dormaient dans un dortoir fermé. »

Puis, dans les années 70, les choses se sont mises à évoluer, explique la cinéaste qui donne, dans son film, la parole à son ancienne nounou. Ensemble, elles évoquent anecdotes et souvenirs. Pour Hélène Risser, cette expérience a apporté « tolérance et humilité », a été « une bonne école de vie ».

La nouvelle psychiatrie s'est peu à peu développée : on ne verrouillait plus les portes, explique la cinéaste dont les parents ont ensuite travaillé à Erstein. Les médicaments ont évolué, explique la cinéaste. Ce n'était pas encore l'antipsychiatrie ; mais il y eut une évolution.

« Je suis infirmier, pas gardien »

« On comprenait que les patients pouvaient être mieux chez eux. » On a imaginé la notion d'hôpital de jour, poursuit la cinéaste dans son film, on s'est parfois trompé aussi avec « des sorties trop précoces » proposées, peut-être parfois, par « idéologie ». On proposait de l'équithérapie, des ateliers, les bâtiments ont été conçus différemment.

Cela pouvait parfois conduire, détaille encore le film, à trop de libéralisation. Puis est venue, explique la réalisatrice, une période de resécurisation avec vidéosurveillance et bâtiments centralisés, suivie petit à petit, selon la même, par une interrogation, une prise de conscience que le rétablissement peut se faire différemment, « pas uniquement par l'hospitalisation ».

« Je suis infirmier, confie un soignant dans le film, pas gardien. »

(*) Public Sénat/via Vosges avec le soutien de la Région Grand Est et de l'Eurométropole de Strasbourg/Seppia (Strasbourg) pour la post-production. À voir le 15 février sur Public Sénat.